

# LA ROCHEFOUCAULD SOUVENIRS

ATELIER D'ECRITURE - 2020



**Directeur de publication : Jean-Louis MARSAUD**

**Responsable de la rédaction : Jacky BOUCHAUD**

**Conception-mise en page : Murielle GARNAUD, service communication de la mairie - 05 45 62 02 61  
– [muriellegarnaud@larochefoucauldenangoumois.fr](mailto:muriellegarnaud@larochefoucauldenangoumois.fr)**

**Crédits photos : ville de La Rochefoucauld-en-Angoumois**

**Imprimeur : Imprimerie-Signalétique-Sérigraphie GESTRAUD - 4, route des Grands Champs Saint-Projet-Saint-Constant 16110 La Rochefoucauld-en-Angoumois**

En 2020, la médiathèque Les maximes a organisé une série d'ateliers d'écriture dirigés par Françoise Fabre, spécialisée dans la relecture et la correction de textes et le récit de vie. Au fil des séances, elle a proposé une thématique commune aux participants : Vos souvenirs et anecdotes à La Rochefoucauld ». Immédiatement, tous se sont pris au jeu et se sont livrés à un beau travail de mémoire. Une mémoire, que la municipalité a souhaité partager avec vous lecteurs et bien sûr avec l'autorisation des rédacteurs des textes réunis dans ce recueil.

Jean-Louis Marsaud, le maire

Initié pour animer l'inauguration de la nouvelle Médiathèque de La Rochefoucauld en octobre 2019, l'atelier d'écriture a remporté un succès certain, chacun.e ayant pu abandonner ses freins et ses appréhensions.

Avec l'aide précieuse de Sandrine, la bibliothécaire, il a été de ce fait pérennisé, toujours dans une atmosphère bienveillante, d'écoute et de partage. Le fil rouge de l'histoire de La Rochefoucauld a été adopté pour en alimenter les différentes séances, certes perturbées par le COVID dans leur périodicité. Mais même masqué.e.s, tou.te.s les participant.e.s ont joué le jeu des différents exercices littéraires proposés : bathos, cadavre exquis, télégramme avec mots imposés, lipogramme, acrostiche, mots découpés dans le journal, vieux métiers...

Bonne humeur et échanges fructueux ont fait fi du virus.

Les textes produits vont venir alimenter la mémoire collective rupificaldienne, mais je suis persuadée que la richesse de la rencontre avec chacun.e, la richesse de la diversité des productions, la découverte intime de chacun.e de ses capacités à écrire vont indélébilement alimenter la mémoire des participant.e.s et la mienne.

Françoise FABRE, La Magie du verbe

## SOMMAIRE

« Je suis né à La Rochefoucauld »

Joël CHAUVEAU

-

« D'anciens métiers »

Joël CHAUVEAU

-

« Capricieuse Tardoire »

Joël CHAUVEAU

-

« La boulangerie »

Justin RIPPE

-

« La Rochefoucauld : La perle de l'Angoumois »

Pierrette SOULAT

-

« La foire du 10 »

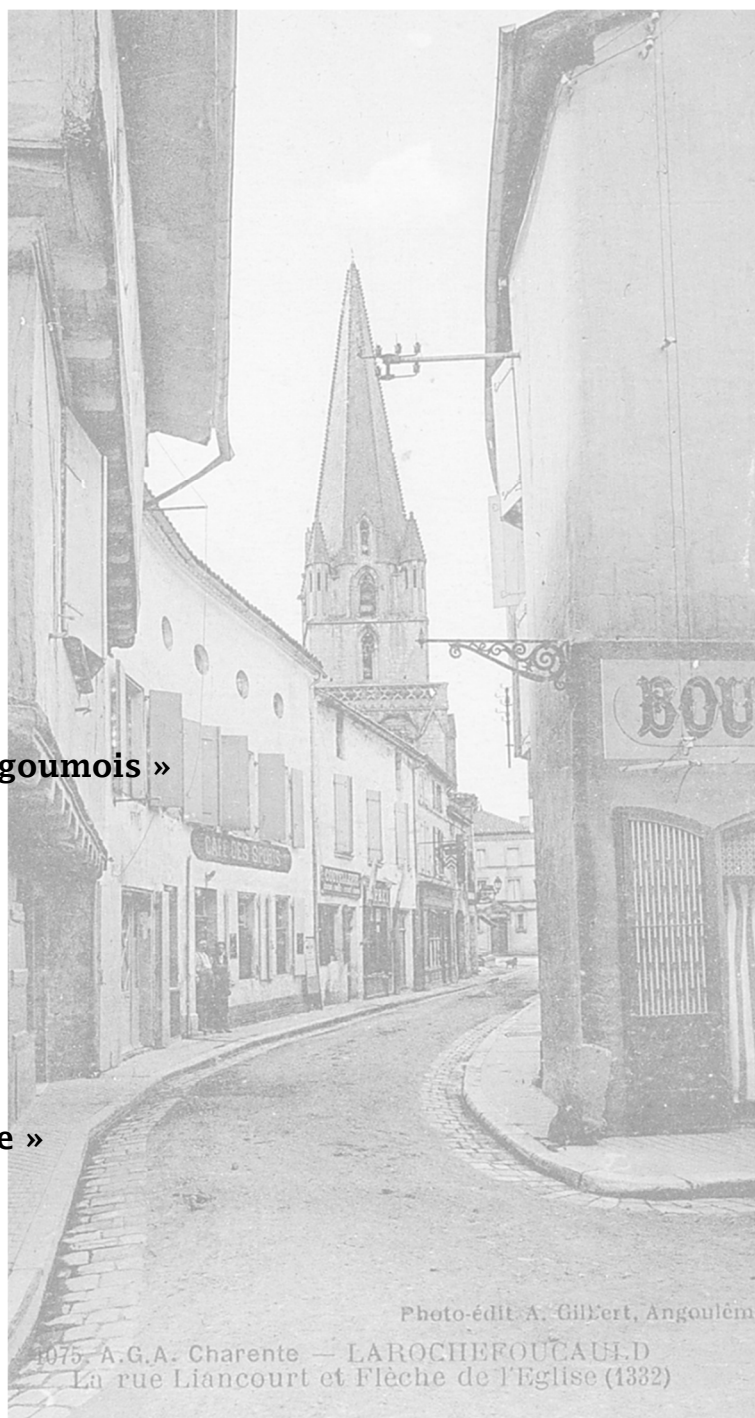
Denis BUYASSE

« La Rochefoucauld - Grande Banlieue »

Christophe VAILLANT

« La Tardoire »

Pierrette SOULAT



*Au cours de votre lecture vous découvrirez quelques cartes postales anciennes, issues de la collection municipale.*



# Je suis né à La Rochefoucauld

J'y suis resté jusqu'à mon départ pour le service militaire à l'âge de 20 ans.

J'habitais dans une maison au 23 de la rue des Tanneurs, cette rue qui va de la place Gourville à la place de Saint-Florent. Le devant de la maison donnait dans la rue, et à l'arrière, un jardin allait jusqu'à la Tardoire. Un long couloir desservait les pièces d'habitation et à son entrée, une marche d'escalier permettait d'accéder depuis la rue. C'était là, assis sur cette marche, bien calé contre la porte, que je passais de longues heures à regarder la vie de la rue. Et je me souviens du « trompette de ville », un monsieur



musicien, chef de « La Clique de l'Etoile », une société de musique de La Rochefoucauld. Il arrivait de la place Gourville, s'arrêtait à la moitié de la rue, jouait cette musique bien connue qui faisait sortir les habitants de chez eux, et de sa voix de stentor, annonçait les arrivages de légumes, de poissons, les communiqués de la mairie, les frairies, les fêtes, les ventes aux enchères. C'était le crieur municipal de l'époque, le « trompette » de ville... qui jouait du clairon !

Puis, vers le milieu de la matinée, c'était un autre personnage, barbu, vêtu comme un misérable, qui arrivait à son tour. Poussant sa charrette, il venait récupérer les peaux de lapins, les vieux chiffons, la ferraille. Et l'on voyait venir à sa rencontre des ménagères qui lui présentaient des peaux de lapins retournée come des gaines, raidies, les poils à l'intérieur, la peau sanguinolente bien visible. Les peaux étaient tendues par une baguette de coudrier ou d'osier ou de saule pour les rigidifier.

Il les accrochait à un portique et elles se promenaient au gré de sa quête dans toute la ville. En échange, il remettait quelques petites pièces, trouées parfois, qu'il prenait sur un fil de fer où elles étaient enfilées. C'était son porte-monnaie ce fil de fer ! Il récupérait aussi les chiffons, la ferraille, et sur sa vieille « trapanelle », il leur faisait faire toutes les rues de la ville. Lui aussi avait une voix de stentor et criait à l'envi : « Peaux, peaux de lapins, ferraille... » Son dépôt était situé vers le pont de la route de Vitrac. Cela ne sentait pas bon aux environs !!

Puis arrivait la petite jardinière. Elle, pour signaler son arrivée, elle sonnait la cloche, une cloche en laiton pendue aux brancards de sa petite voiture, qui s'appelait d'ailleurs une jardinière. C'était un genre de charrette à bras, conçue comme un escalier sur les marches duquel s'entassaient les bottes de radis, les légumes, toute leur production. Car il faut dire que cette vieille dame avait une sœur et qu'à elles deux, elles vivaient de la production de leur jardin potager. Celui-ci était situé au bout du pont de Saint-Florent, à droite en allant à la place Saint-Florent. Parfois, ma mère me demandait d'aller y acheter une salade, une botte de radis, des haricots verts. Je frappai à la porte et l'une d'elle venait du jardin, m'accueillait. Je la suivais vers leurs plantations. Il y avait, au bord de la Tardoire, un petit préau attenant à leur maison. C'était l'ancien séchoir d'un tanneur qui devait y travailler ses peaux, et les deux tables en pierre sur lesquelles il devait les racler, servaient alors de support à la balance de Roberval, aux poids en laiton et aux feuilles de papier qui servaient à emballer les légumes. J'allais avec elle et nous récoltions alors nous-mêmes : elle me guidait et m'aidait pour les tomates, les haricots verts, tous les légumes dont nous avons besoin. Ces deux vieilles dames, sous leur coiffure les préservant du soleil, étaient vêtues de longues robes sombres et chaussées de sabots de bois. Elles puisaient l'eau d'arrosage dans la Tardoire. On ne pouvait avoir légumes plus frais, que ce soit quand on les achetait chez elles ou quand elles les promenaient en agitant leur cloche et en criant elles aussi « légumes frais, salades, pommes de terre ».

Elle aussi, cette petite jardinière, elle connaissait parfaitement toutes les rues de la ville, et je la revois dans ses habits sombres, amples, qu'il pleuve, qu'il fasse chaud, l'été, l'hiver, son visage basané, ridé, bruni, mais la voix perçante, haute, proposant ses légumes.

*Joël Chauveau*

# D'anciens métiers

## Le ferblantier

Il y avait dans la rue des Bans un ferblantier, car à l'époque, les ustensiles de cuisine étaient en tôle et leur revêtement se détériorait. Cet artisan avait un foyer dans son atelier et là, sur un feu qu'il attisait avec un gros soufflet, un bac contenait de l'étain en fusion qui renvoyait l'éclat du métal liquide. Je le regardais nettoyer les casseroles, poêles, cuillers., fourchettes, une gamme d'outils ménagers divers maculés de rouille.

Quand il avait détruit l'ancien enrobage, il les dégraissait à l'eau bouillante et les plongeait dans le bain d'étain en fusion, les agitait et les ressortait en les tenant par un petit fil de fer qu'il avait eu la précaution d'attacher à chaque objet. Sortis du bain, ils étaient brillants, luisants, et il les accrochait suspendus à une tringle en fer afin qu'ils sèchent et se refroidissent. Les vieilles casseroles, poêles et autres ustensiles de cuisine avaient retrouvé une nouvelle jeunesse et les taches de rouille étaient parties les laissant tout brillants, tout neufs.

Les jours de marché ou de foire, il avait un petit foyer monté sur roues et il s'installait sur la place de l'église où les curieux pouvaient assister à la fonte de l'étain ; arrivé à liquéfaction, il y faisait tremper, comme dans son atelier, les petits objets qu'on lui confiait. Ce n'étaient que des cuillers, des louches, des passoirs au maximum, car son bac n'était pas aussi grand que celui de son atelier. Après séchage, les clients les récupéraient, rénovés. Pendant cette phase de son travail, il se faisait régler son travail en pièces, bien souvent des pièces trouées en leur milieu qu'il enfilait sur un fil de fer, et ; il rechargeait le foyer de sa petite forge pour que l'étain ne se refroidisse pas et reste liquide.

## Le charbonnier

À cette époque, les foyers aisés se chauffaient au charbon. Ce charbon se présentait sous forme de boulets faits avec de la poussière de charbon amalgamée avec un liquide puis moulée. Prévenu par le chef de gare, le charbonnier allait à la gare de La Rochefoucauld, récupérer à la fourche à cailloux les boulets arrivés par wagons, en les jetant habilement dans des sacs tout noirs, déposés sur une bascule. Quand le sac contenait la quantité souhaitée, il le prenait sur son épaule et le chargeait sur sa charrette à bras. Puis il parcourait les rues de la ville avec son chargement. Beaucoup de ses clients avaient, pour l'occasion, ouvert le soupirail de leur cave donnant sur la rue. On peut encore voir sur les trottoirs de la ville, particulièrement sur la place Gourville, ces grilles avec une extrémité en demi-cercle. Quand elles étaient relevées, déverrouillées de l'intérieur, elles laissaient voir une rampe empierrée, légèrement concave, où le charbonnier vidait le contenu des sacs qu'on lui avait commandés.

Je revois cet homme, enfin celui qui desservait notre quartier car ils étaient plusieurs dans la ville, avec son scapulaire à capuchon qui lui couvrait les épaules et cachait sa tête. Malgré toutes ces précautions, il avait quand même le visage tout barbouillé de noir, et l'été, les jours de forte chaleur, des coulées de sueur marquaient son visage. Il tirait sa charrette, s'arrêtait devant les grilles ouvertes, mettait la béquille qui soutenait les brancards et prenait les sacs, en commençant par l'arrière afin que le poids des sacs se trouve sur l'avant et éviter ainsi le cambrage du véhicule. C'était un travail très pénible.

## **Le rémouleur**

Près du ferblantier, un autre artisan s'installait sur la place de l'église, un rémouleur. Il avait lui aussi une petite charrette munie d'une grande roue montée sur un chevalet ; grâce à une pédale, il actionnait une courroie qui entraînait une roue plus petite reliée à une meule en grès et baignant dans l'eau. Toutes les ménagères lui confiaient leurs couteaux, leurs hachoirs, mais aussi leurs ciseaux. Et tous les apprentis bouchers ou charcutiers, leurs outils. Je lui ai même vu repasser des sabres, épées ou autres armes tranchantes. On l'appelait « Noël ». Il remplaçait aussi les baleines de parapluies cassées, ce qui ne se fait plus.

## **Les épinceteuses**

Je voudrais parler d'un métier qui dépendait de l'usine de textile locale. Lorsque les pièces de tissu étaient terminées, lavées, essorées, foulées, elles étaient enroulées sur un gros tube en carton et des ouvriers de l'usine les disposaient chez des énoueuses, ou épinceteuses.

L'une de ces dames habitait en face de notre maison et j'ai eu l'occasion (elle avait des enfants qui jouaient avec moi) de la voir au travail. Elle disposait d'une grande pièce nue, sans meuble ; un rouleau de tissu était enfilé sur un rondin de bois, supporté par deux tréteaux. Elle déroulait doucement l'étoffe et patiemment, éliminait tous les nœuds, les brins de fil qui dépassaient. Elle se déplaçait à genoux sur la pièce de tissu. L'œil exercé n'oubliait aucun fil ou nœud, et elle enroulait sur un autre tube de carton le tissu ainsi apprêté. C'était un ouvrier de l'usine qui la livrait et montait et descendait péniblement ces gros rouleaux du premier étage où elle travaillait.

## ***Joël Chauveau***





# Capricieuse Tardoire

À l'époque où j'ai connu ceci, ces rouleaux de tissu avaient déjà beaucoup voyagé, car l'été, il n'y avait plus d'eau dans la Tardoire, cette eau qui avait été choisie justement pour ses qualités particulières dont la fabrication avait besoin. Mais la capricieuse Tardoire s'asséchait tous les ans, du mois de mai jusqu'à l'entrée de l'hiver. Nous, nous jouions dans son lit à sec, et construisions des fours dans lesquels on faisait cuire pommes ou pommes de terre, dans les rives glaiseuses.

Bien sûr, l'industrie se désolait de ce manque d'eau car elle ne pouvait plus laver ses pièces. Mais se désolaient également les ménagères, les laveuses qui, pour trouver un peu d'eau courante, étaient obligées de remonter le cours de la rivière à deux, puis trois kilomètres en amont, plus parfois. J'ai vu ma mère. Je l'ai accompagnée les jours où, le linge, le battoir, la selle, le savon dans la grosse brouette en bois, elle remontait avec quelques voisines la rivière jusqu'à Roumagne pour trouver de l'eau. Pendant que toutes ces dames lavaient leur linge, nous, car il y avait d'autres enfants, nous pataugions dans la Tardoire, et le soir, fatigués, la route nous semblait plus longue.

Dans un premier temps, l'industriel local avait équipé une grange, à la Combe de Confolens. Dans cette grange, il avait installé une laveuse, un « foulon » et uneessoreuse. Un camion (qui fonctionnait à l'aide d'un gazogène) faisait la navette La Rochefoucauld-Confolens, tous les jours.

Il partait de l'usine de bonne heure le matin, chargé des pièces tissées la veille, et le soir, il ramenait les rouleaux lavés, essorés, foulés, portés deux jours avant. Mon père et cinq autres ouvriers de l'usine restaient à plein temps à Confolens pour faire le travail en trois fois huit heures. Ils étaient nourris et logés dans un petit hôtel et la dame qui tenait cet hôtel avait suggéré à mon père de m'y emmener en vacances. Pensez si j'étais content : je pouvais pêcher sur le ponton de la pompe dans la Vienne, et surtout, elle ne demandait aucune compensation financière. Et à cette époque, mes parents étant assez pauvres, je mangeais mieux qu'à la maison et les menus étaient plus variés et comportaient de la viande. Et puis surtout, à Confolens, on mangeait du pain de froment, du pain blanc, alors qu'à La Rochefoucauld, nous n'avions qu'un pain de maïs.

J'ai donc connu cette capricieuse rivière à sec des années 1946 à 1950-51.

Le patron de l'usine trouvant cette situation onéreuse, décida alors de faire construire des canaux sur la Tardoire. Ceux-ci évitaient les gouffres gros buveurs d'eau et ainsi, en remontant la construction très en amont, il eut plus d'eau à sa disposition et l'usine put travailler presque normalement.

Ce manque d'eau survenait parfois à la mi-avril et la Tardoire ne retrouvait toute son eau qu'au mois de septembre ou octobre. J'ai lu qu'en 1887, l'eau n'était revenue qu'au mois de février suivant et que l'on menait paître les moutons dans le lit de la rivière tant qu'il était à sec. Il faut dire qu'à côté de ce manque d'eau, la Tardoire savait, et sait, être méchante et dangereuse. Mais cela, c'est une autre histoire !

*Joël Chauveau*

# La boulangerie rue des Tanneurs

L'histoire de la boulangerie place du M... où autrefois, je passais des heures à attendre pour obtenir un peu de pain.

Il fallait présenter des tickets de rationnement pour justifier de la quantité à recevoir.

J'y allais souvent à vélo. Le pain était en forme de couronne. J'en portais une de chaque côté du guidon. Il était souvent très chaud et de ce fait, se partageait et tombait sur la route caillouteuse.

Quelquefois, j'en rapportais aussi pour le voisin.

Les jeunes pouvaient mieux se déplacer, c'était moins de perte de temps pour les parents qui avaient beaucoup à faire.

Cela se passait après la fin de la deuxième Guerre mondiale. Je manquais très souvent l'école une demi-journée et repartais quelquefois à Saint-Sornin l'après-midi pour compléter.

La scolarité était touchée, mais si la famille estimait que c'était mieux ainsi... Il fallait accepter les ordres !

Le temps s'est écoulé depuis, mais c'est toujours ma boulangerie actuellement.

Et si maintenant il y a encore la queue et que les gens affluent, c'est parce que le pain y est très bon.

## Justin Rippe



# La Rochefoucauld - Perle de l'Angoumois

Voilà plus de 30 ans que j'ai fait connaissance avec la Perle de l'Angoumois.

Connaissance est un bien grand mot ! Car je pourrais dire aujourd'hui (et on est en 2020) que je ne connais pas vraiment cette Perle de l'Angoumois, La Rochefoucauld pour ne pas la nommer. Pardon, aujourd'hui et depuis un an environ, cette perle s'appelle « La Rochefoucauld en Angoumois » ! C'est pompeux !!

Moi qui arrivais de ma belle campagne limousine, Confolens, je découvrais un nouveau décor.

Il m'est apparu avec le château qui dominait en arrivant par la RN141 (avant la déviation). Ça fait rêver un château, on sent la noblesse tout à coup ! La Perle de l'Angoumois, avec la Tardoire à ses pieds, se dresse fièrement.

Je ne connaissais pas très bien, donc, cette petite ville, jusqu'à aujourd'hui dans cet atelier d'écriture.

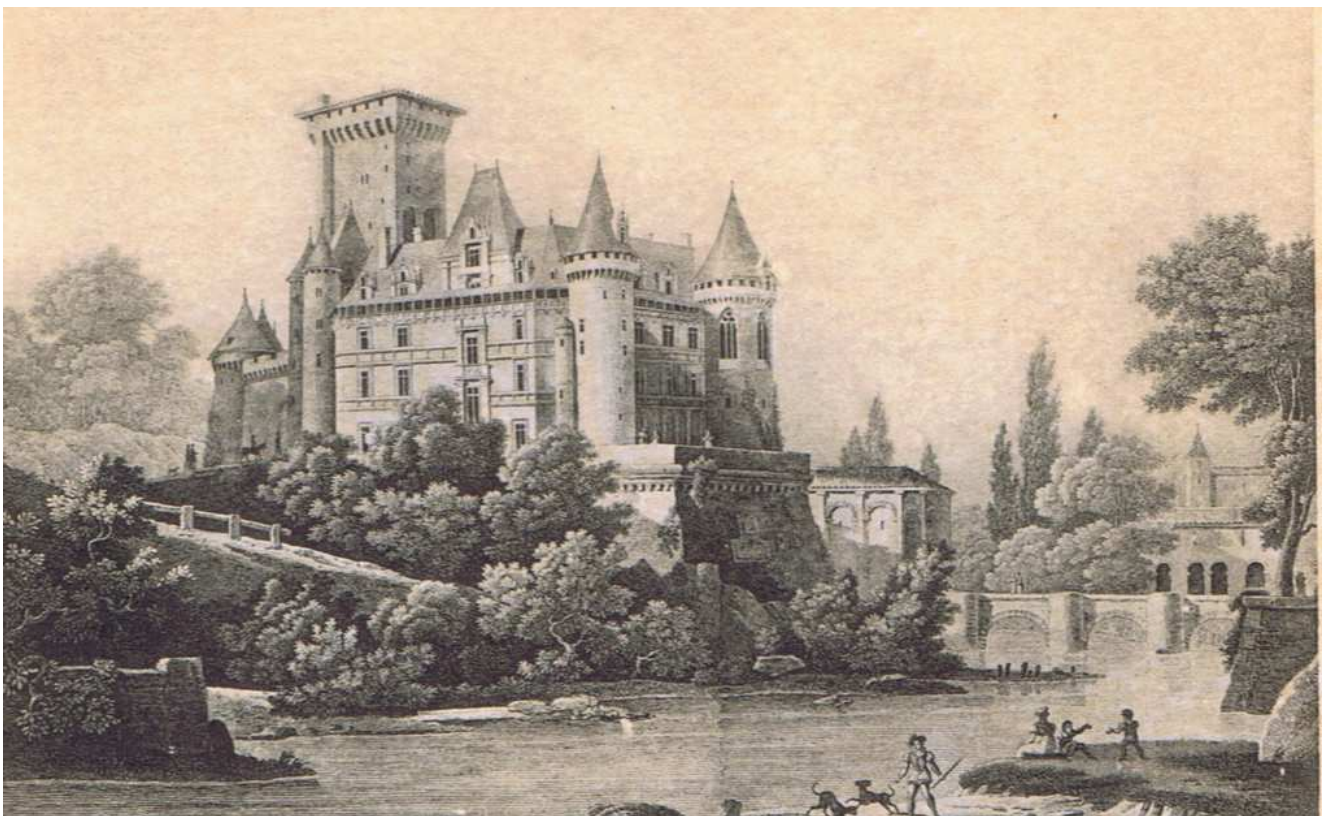
Ils sont là autour de moi ces passionnés de leur ville, des anciens comme l'on dit, à écrire et nous conter et raconter l'histoire de leur ville.

Un petit bémol cependant : j'aurais aimé qu'on me la conte en occitan. Mais je sais bien que ce n'est pas « possible », on ne parle pas l'occitan ici, ou alors c'était il y a fort longtemps...

Il me revient en mémoire cette maxime\* de François de la Rochefoucauld : « Pour bien en savoir les choses, il faut en connaître les détails ».

\*Maxime retenue par un vote pour la médiathèque

*Pierrette Soulat*



## La foire du 10

Je me rappelle de mon enfance, c'était en juillet dans les années 55-60. J'avais une douzaine d'années. Ma grand -mère paternelle, Marguerite, que mon grand-père appelait « Guiguite » (le pauvre, je l'ai peu connu, il est parti au ciel avant que je puisse en profiter., mais me restait « guiguite ») vivait en Charente pour sa retraite. Elle était petite, bien ronde, avec des cheveux gris et un chignon, et toujours vêtue de noir, mais d'une gentillesse sans pareille. Ancienne fleuriste installée dans le Nord, du fait que Grand-Père était nordiste : pour eux le travail était plus en ville qu'à la campagne. Mais sa fille, ma tante, vivait en Charente du fait de mon oncle qui était menuisier ébéniste à Brie dans une ancienne ferme dans laquelle une grange lui servait d'atelier ; là, il fabriquait des échelles avec son frère pour les couvreurs et différents métiers qui utilisaient cet article ?

Mon père a repris avec ma mère le magasin de fleurs à Lille.

Cela nous permettait de venir passer des vacances en Charente chez mon oncle, ma tante et les cousins. Une grande ferme, type maison charentaise, avec des plafonds très hauts, spacieuse pour toute la famille. Il n'y avait pas une grande modernité, l'eau était au puits, pas de salle de bain. Mais nous, jeunes, on n'y voyait que du plaisir car il fallait attendre chacun notre tour, donc jeux, et ça nous donnait une certaine liberté. Ma tante et ma grand-mère étaient des femmes d'action et faisaient la paire pour organiser des fêtes, des balades. Je me souviens de la façon de commander, c'était dit d'une telle façon que l'on ne pouvait pas refuser. Les corvées étaient distribuées ; moi, j'avais souvent celle de balayer le sol de la grande pièce qui faisait office de cuisine et de salle à manger. Le sol était recouvert de galets ronds, maintenus par de la terre, donc pas facile pour l'entretien ; le balai était en genêt ; on balayait aussi la pièce attenante, dite pièce noire car sans fenêtre, et qui servait de garde-manger. Tout y était stocké pour les repas, avec le vin. Donc il fallait entretenir ces lieux comme une maison de maître car la tante examinait et vérifiait que le résultat était bien à la hauteur de ses espérances.

À l'étage, de grandes chambres où tous les jeunes dormaient, donc soirées de rigolades.

Ces pièces étaient chauffées par de grandes cheminées dans lesquelles on aurait pu faire cuire un bœuf. La chaleur se répandait dans toute la maison ; le soir cela donnait une ambiance des montagnes, avec les vieux assis au pied de la cheminée.

Aller prendre de l'eau au puits était une corvée supplémentaire, mais c'était l'oncle qui s'en chargeait. Puits rond avec une crémaillère qui grinçait à chaque passage de la corde.

L'eau servait aussi bien pour la famille que pour le jardin et les animaux : des volailles et des lapins, deux chevaux dans l'écurie attenante à la maison. Les chevaux servaient pour la ferme mais aussi pour les voyages en famille dans une charrette paysanne d'un bleu passé.

Chaque mois, l'oncle allait vendre les échelles construites à la foire de La Rochefoucauld, chaque dix du mois. Il était accompagné de son frère, très gentil, célibataire, resté jeune d'esprit : nous les jeunes pouvions ainsi blaguer avec lui et ça lui plaisait bien ; il assistait aux préparatifs et au chargement des échelles sur cette cariole ; mais il fallait les fixer et là, nous ne pouvions que regarder le chargement car ils avaient une méthode, tout devait être calé et il fallait laisser de la place pour les voyageurs que nous étions car la route était longue, donc pas d'erreur, tout était bien rangé la veille.



Il y avait une certaine effervescence, c'était une vie de labeur qui réglait leurs vies, mais une vie douce et sans excès. Bien paisible comme la campagne le permettait.

Ma tante et ma grand-mère avaient préparé le repas du midi que les hommes allaient manger ainsi que nous les jeunes. La tante prévoyait des achats et la rencontre des collègues et parler de tout et de rien ; les hommes, eux, étaient à la vente des échelles et cela donnait des discussions très acharnées car les artisans n'étaient pas toujours faciles. Mais nous on était là pour la vente des chaises et tables tressées en châtaigner pour la détente et les terrasses de jardin ; les familles venaient essayer les chaises. Ce qui nous faisait bien rire des gens qui s'y installaient, l'on disait toujours « faites comme chez vous », assis c'est meilleur. Enfin on aidait l'oncle du mieux que l'on pouvait car on savait qu'après la vente, des plaisirs nous seraient rendus. La tante avec les copines revenait chargée de sacs pleins de victuailles et des gâteries que l'on était enchantés de déguster. Nous les jeunes, on s'amusaient à courir autour des animaux et des clients.

Le matin, quand on arrivait, un placier était là pour nous installer et définir notre emplacement. La place était située pas loin de la gare, on y vendait des animaux et des volailles. Les fermiers se rejoignaient et discutaient assez vivement et étaient très souvent regroupés pour que les autres entendent les ficelles des métiers de chacun. Une certaine familiarité était dans l'air, un copinage. Je ne comprenais pas tout ce qui se disait car ils parlaient en patois charentais, des intonations charentaises aux consonnes adoucies comme les lignes du paysage charentais. C'était un moment très caractéristique de cette foire.

La journée défilait très vite, après les friandises dégustées, c'était déjà le retour à la ferme. Il fallait recharger la remorque avec les achats que la tante avait faits pendant ce temps. L'on s'occupait du cheval qui était marron aux yeux entourés de blanc ; on aurait dit qu'il portait des lunettes. Cet animal était d'une gentillesse avec les enfants ! On lui donnait des carottes et du pain que l'on n'avait pas mangé le midi, il était enchanté. Une fois la remorque chargée, c'était le retour à Brie. On passait par la forêt de la Braconne et le chemin n'était pas facile, il y avait des embûches sur le chemin, les charrettes avaient souvent laissé des traces et ça faisait sauter dans la cariole. Mais on le prenait avec plaisir, on avait passé une bonne journée.

Arrivés à la ferme, Grand-Mère demandait le résultat de la vente et si les achats avaient été exécutés. La vie, là, n'avait pas changé, c'était comme d'habitude, la foire était passée, la vie reprenait son rythme et l'on attendait la prochaine foire pour passer une journée d'ambiance de fête et l'on allait se coucher plus tôt qu'à l'ordinaire, la journée avait été plus dure.

***Denis Buysse***

## La Rochefoucauld - Grande banlieue

L'école vient de fermer. Deux classes, c'est-à-dire une trentaine de drôles ne lançant plus leurs cris joyeux au moment des récréations. Aujourd'hui, le chant des oiseaux met de la musique dans le paysage. Matin et soir. Entre temps, les tondeuses, taille-haies, bétonneuses, débroussailleuses et autres font entendre leurs vrombissements assourdissants.

Plus d'école, mais aussi plus d'épicerie ni de boulangerie. Même le bar-tabac a mis la clé sous la porte. Et pourtant, il y a toujours du monde dans le hameau, moins d'enfants certes, mais les vieux, ils mangent aussi. Surtout après avoir passé la journée à tondre, tailler, bétonner, débroussailler, ils ont besoin de se renforcer. Ils iraient bien boire un coup au bistrot, mais désormais, il leur faut faire au moins huit kilomètres pour étancher leur soif. Et au retour, il y a toujours le risque du gendarme. Alors ils restent chez eux. Quelquefois entre eux.

Il y a peu d'artisans qui s'aventurent dans ces contrées. Epicier, boulanger, boucher ou poissonnier ne passent pas. Sans véhicule, l'humain se meurt dans ce coin perdu où on lui impose l'antenne 4G pour son confort, mais rien d'autre.

Je pense à la vie qui a animé les rues de ce hameau pendant plusieurs générations avant de peu à peu disparaître, laissant la place à des rues vides, des maisons qui se désintègrent, des jardins devenus des jungles. Même les habitants ont migré, remplacés par des étrangers, c'est dire la transformation du lieu. Les commerces n'ont pas laissé de traces, la salle des fêtes comme l'école ne servent plus à rien et les fermes sont maintenant des maisons de retraités ou de vacanciers. Chacun s'applique à avoir le plus beau jardin, mais ce ne sont pas tous ces beaux jardins qui mettent de la vie ici. Le mien, il n'est pas beau mais plein d'insectes y vivent et c'est le paradis des hérissons.

Ce n'est pas encore la mort pour ce petit territoire, mais cela y ressemble déjà.

***Christophe Vaillant***



# ACROSTICHE

**L**entement, le lit de la Tardoire se remplit

**A**vec les pêcheurs qui l'attendent,

**T**rop pressés de prendre des

**A**nguilles dans leurs nasses, mais le

**R**etour de l'eau tant

**D**ésirée se passera comme un

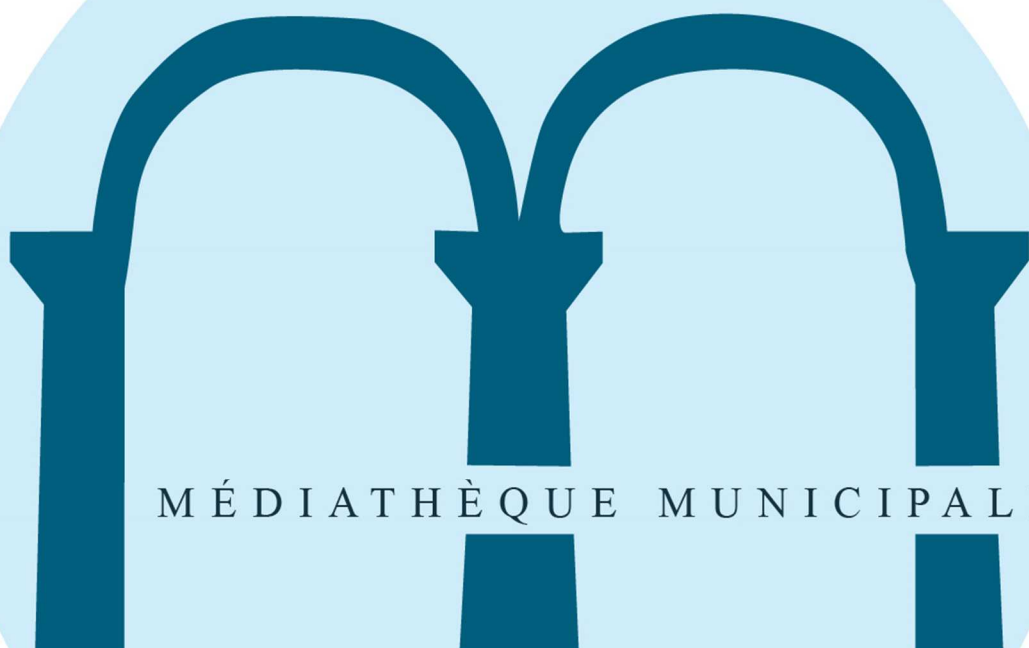
**O**rpaillage que l'on a rêvé et

**I**maginé, se transformera en

**R**ivière que l'on admirera et nous

**E**nchantera

*Pierrette Soulat*



MÉDIATHÈQUE MUNICIPALE

**Les maximes**